57123 21

LES

DEUX ONCLES,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS;

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 29 Septembre 1780.

Prix 1 *liv.* 4 *sols.*

BIBLIOTECA NAZIONALE

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LISIMON.	*M. Roſiere.*
TIMANTE.	*M. Favart.*
LAURENCE, Fille de Liſimon.	*Mme. Julien.*
LE CHEVALIER, Neveu de Timante.	*M. Raymond.*
LE PRÉSIDENT.	*M. Suin.*
ROSETTE.	*Mlle. Carline.*
FRONTIN, Valet du Chevalier.	*M. Valroy.*
UN VALET.	*M. Corali.*

La Scène eſt chez Liſimon.

LES DEUX ONCLES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

LAISSE-MOI.

FRONTIN.

Mais, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Eh! laiſſe-moi, te dis-je,
Et va tout préparer, je pars dans un moment.

FRONTIN.

Écoutez-moi.

LE CHEVALIER.

Non.

FRONTIN.

Quel vertige !
Quoi ! déja retourner dans votre Régiment ?

LE CHEVALIER.

De ne jamais aimer j'avois fait le ſerment ;
Mais l'on ne peut braver la loi de la Nature.
L'amour ſubjugue tout, Laurence me l'apprend ;
Je la vois, je l'adore, & je deviens parjure.
On me promet ſa main ; un démon envieux,
Par un revers fatal vient traverſer mes feux ;
Et Liſimon, guidé par l'avarice,
Rompt notre mariage. Un perfide Robin
De ce père cruel approuvant l'injuſtice,
Va poſſéder Laurence, il lui donne la main ;
Et pour mieux redoubler mes maux & mon ſupplice,
Il faut encor que ſa Robe aujourd'hui
M'ôte juſqu'au plaiſir de me battre avec lui.

FRONTIN.

Dans la Magiſtrature on veut de la prudence.

LE CHEVALIER.

Mais quoi ! je ſouffrirois qu'il m'enlevât Laurence !
L'honneur me le défend. Seconde mes efforts,
Ma maitreſſe eſt à moi.

FRONTIN.

Que prétendez-vous faire ?

LE CHEVALIER.

Ce que je veux ? Agir en Militaire,
L'enlever,

FRONTIN.

Ah, Monſieur! modérez ces tranſports.
Ce moyen n'eſt pas ſûr. J'en puis trouver un autre
Plus utile à votre bonheur,
Pour l'exécution plus aiſé que le vôtre;
Et bien moins dangereux pour votre ſerviteur.

LE CHEVALIER.

Lequel?

FRONTIN.

Vous m'avez dit, ſelon ce qu'il me ſemble,
Que l'Avare & votre Oncle étoient d'accord enſemble?

LE CHEVALIER.

Oui; mais depuis trois mois on l'attend dans ces lieux.
Liſimon, ennuyé du retard de Timante,
Se dégage avec moi, m'enlève mon Amante,
La donne au Préſident, & fait trois malheureux.

FRONTIN.

La peſte ſoit de l'Oncle!... Eh bien, ſi ſon abſence,
Si ce retard fatal & dangereux
Ont cauſé votre perte, il faut que ſa préſence
Raccommode l'affaire, & vous rende Laurence.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

Éclairez-moi ſeulement ſur un point:
Votre Oncle & Liſimon ne ſe connoiſſent point?

LE CHEVALIER.

Non.

FRONTIN.

Ne craignez plus rien. Ma foi ce vieil avare
Ne s'attend pas au tour que Frontin lui prépare.
Mais le voici : ſortons ; ſuivez-moi, s'il vous plaît,
Et je vous inſtruirai de ce nouveau projet.

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

LISIMON, LE PRÉSIDENT.

LISIMON.

LA dot que je lui donne eſt trop forte, peut-être;
De la diminuer vous êtes bien le maître.
Les frais de nôce y ſont compris.
Je ne m'en charge pas, je vous en avertis.

LE PRÉSIDENT.

Tout cela me regarde, & rien n'eſt plus facile.

LISIMON.

Quant aux préſens, je n'en fais pas;
C'eſt une dépenſe inutile,
Et qui produit d'ailleurs beaucoup trop d'embarras.
Mais cependant ſi vous vouliez m'en faire,
Je ne prétendrois point troubler votre deſir.
Agiſſez librement; car aux yeux d'un Beau-père

Ce ſont des ſûrs garans d'une amitié ſincère,
Qui ne peuvent jamais que lui faire plaiſir.

LE PRÉSIDENT.

Pourrois-je voir ta fille?

LISIMON.

Oui. Roſette, la Pierre....;
Ils ne répondront pas pour me faire enrager.

SCENE III.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

MONSIEUR.

LISIMON.

Que fait Laurence?

LE VALET.

Elle eſt à ſa toilette.

LISIMON.

Encore! Qu'elle vienne.

(*Le Valet ſort*).

SCENE IV.

LISIMON, LE PRÉSIDENT.

LISIMON.

ELLE eſt un peu coquette;
C'eſt un défaut qu'il faudra corriger.
Je te laiſſe ce ſoin. Il falloit voir ſa mère!
Ma pauvre femme! Hélas! ſi tu vivois!
Toi, qui fus de tout tems ſi bonne ménagère!
Que dirois-tu? ſi tu voyois
Ta fille tout le jour reſter à ſa toilette.
Sa mère, mon ami, ne chargeoit point ſa tête
De ces ornemens ſuperflus
Que l'on porte à préſent. Une ſimple cornette,
Un grand bonnet, & rien de plus;
C'étoit-là ſa parure, oui. Mais en récompenſe
Elle veilloit à ma dépenſe;
Avec des yeux d'Argus gouvernoit ma maiſon.
Parloit peu, mais par fois parloit avec raiſon.
Étoit adroite, ſobre, & toujours à l'ouvrage.
Lui devoit-on? choſe rare, je crois;
Crainte de ſe tromper, elle, prudente & ſage,
Pour deux louis, vous en demandoit trois.
Telles étoient enfin les femmes d'autrefois.

Leurs filles aujourd'hui, s'eſtimant davantage,
Pour ſuivre le bon ton laiſſent tout au pillage.
Le ſoin de la maiſon regarde les Valets :
C'eſt un détail bourgeois qui n'eſt pas fait pour elles.
Leur eſprit, au-deſſus de ſemblables ſujets,
Tient gravement conſeil ſur les modes nouvelles,
Les plumes, les pompons & les colifichets;
Et travaillant ſans ceſſe à maſquer leurs attraits,
Détruit, à force d'art leurs graces naturelles.

LE PRÉSIDENT.

Ce portrait eſt frappant.

LISIMON.

Vraiment, je le crois bien.
Mais la voici.

SCENE V.

LES MÊMES, LAURENCE, ROSETTE.

LISIMON.

VENEZ, Laurence,
Saluez votre Epoux. Allons, la révérence.
Une autre encor. Cela ne coûte rien..
Comment la trouvez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Charmante.

LISIMON.

Je le penſe.
C'eſt aſſez naturel, ma fille tient de moi.

ROSETTE, *à part.*

On en croit ce qu'on veut.

LISIMON.

Parle de bonne-foi :
Es-tu contente ?

LAURENCE.

Heureuſe de vous plaire,
Je n'ai de volonté que celle de mon père.
Mais....

LISIMON.

Il ſuffit.

LE PRÉSIDENT.

Chacun s'exprime à ſa façon.
Un Amant rit ; un autre ſe déſole ;
Un Petit-maître ment ; il trompe, c'eſt ſon rôle.
Je vais remplir le mien en vous parlant raiſon.
J'ai du bien ; c'eſt pour vous : & quant à ſon uſage,
Vous aurez plein pouvoir, je m'en fais une loi.
Votre candeur, cet air modeſte & ſage,
Me ſont garants de ſon emploi.
En choiſiſſant une compagne honnête,
Mon but eſt de me rendre heureux,
Et pour le devenir je préviendrai vos vœux.
Bal, Spectacle, Opéra, toujours nouvelle fête.

Je veux que chaque inſtant ramène le plaiſir ;
Et vous ravir enfin l'uſage du deſir.
Si dans le même endroit même goût nous appelle,
Nous irons tous les deux comme un couple fidèle.
Mais plus ſouvent chacun de ſon côté.
Quand l'Epoux ſe rend rare, il en eſt mieux traité.
Le dernier point eſt le plus néceſſaire.
A mon âge on bannit le vain deſir de plaire,
Il ſeroit déplacé, je ſuis de bonne-foi :
Mais le cœur cependant veut toujours de l'emploi.
Je ſuis loin d'exiger que ma femme m'adore ;
L'amitié me ſuffit, jointe à quelques égards.
Voilà mon plan : parlez, vous êtes libre encore ;
Vous plaît-il ? votre main. Vous déplaît-il ? je pars.

LAURENCE.

Monſieur . . .

LISIMON.

Pour refuſer ma Laurence eſt trop ſage.
D'un tel hymen elle ſent l'avantage ;
Vos biens ſont à mes yeux garants de ſon ardeur.

LAURENCE.

Mon père . . .

LISIMON.

Après.

LAURENCE.

Je crois que dans le mariage
L'amour plus que le bien peut faire le bonheur.

LISIMON.

Le bien, *primo*, le bien. C'eſt-là la grande affaire,

Et l'amour vient après. Au reſte, pourquoi faire?
Il eſt trop fou pour rendre heureux.
Je fus vingt ans avec ta mère,
Nous ne nous-aimions pas. Eh bien, aucun des deux,
Malgré cela, n'en fut plus malheureux.
(Elle eſt morte à la fin.) L'intérêt, la ſageſſe
Avoient formé ces puiſſans nœuds.
Lorſque je l'épouſai j'avois une Maitreſſe;
Mais elle étoit moins riche, & ma foi la richeſſe
L'emporta ſur l'amour. Je ſçus vaincre mes feux:
Ce fut agir avec prudence;
Car entre une femme & l'argent
Le dernier doit toujours emporter la balance,
Comme le plus ſolide & le plus conſéquent.

ROSETTE.

Grand-merci pour mon ſexe.

LISIMON, *au Préſident.*

Imite ton beau-père.
Mocque-toi des diſcours & du qu'en dira-t-on;
Quand on a de l'argent on a toujours raiſon.

ROSETTE.

Avec vous.

LISIMON.

Oui, vraiment... Elle rit, la commère,
Tu ne m'approuves point?

ROSETTE.

Monſieur, pas tout-à-fait.

SCENE VI.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

MONSIEUR, voilà votre Notaire.

LISIMON.

(*Au Préſident.*)

Ah! j'y vais... Suivez-moi juſqu'en mon cabinet.

LE PRÉSIDENT.

Adieu, la belle enfant. Plus de mélancolie..
Le chagrin eſt de trop quand on eſt ſi jolie.

LISIMON.

Comment donc! de l'eſprit!

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, c'eſt par haſard.
Mon cœur dicte, je parle, & voilà tout mon art.

(*Ils ſortent*).

SCENE VII.

LAURENCE, ROSETTE.

ROSETTE.

QUOI! vous ne direz rien?

LAURENCE.

Eh! que pourrois-je dire?

ROSETTE.

Pardon. Si cet hymen vous plaît,
Je ne veux plus vous contredire.
Oui, vous avez raiſon, & je trouve en effet
Que ce nouvel Epoux eſt plutôt votre affaire.
Un Préſident d'ailleurs vaut mieux qu'un Militaire.
C'eſt bien vu : ce dernier eſt abſent trop ſouvent,
Et le Robin jamais ne joint le Régiment.

LAURENCE.

Hélas! pourquoi mon père & ſa dure avarice
Exigent-ils un pareil ſacrifice?

ROSETTE.

C'eſt le langage d'à préſent;
Sans de bons revenus l'Amour n'eſt qu'un enfant.
L'argent ſeul peut en faire un grave perſonnage,
Il le rend raiſonnable, il le met en ménage.
L'Amour alors, ceſſant d'être trompeur,
Prend l'Hymen pour ſon gouverneur,
Et devient ſous ſes loix moins tendre, mais plus ſage.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, FRONTIN, *traveſti.*

LE CHEVALIER.

ENFIN je vous revois!

LAURENCE.

Vous, Lindor en ces lieux!
Si mon père arrivoit!

LE CHEVALIER.

Nous allons être heureux.

LAURENCE.

Comment?

LE CHEVALIER.

L'Amour vient à notre aide.

FRONTIN.

Devant ſon émiſſaire il faudra que tout cède.
Qu'augurez-vous de ce déguiſement?

ROSETTE.

Mais... c'eſt Frontin, ſi je ſçais m'y connoître.

FRONTIN.

Silence, avec cet air je penſe qu'aiſément
Je puis paſſer ici pour l'Oncle de mon Maître.

ROSETTE.

Comment?

FRONTIN.

C'eſt mon deſſein; ſi tu veux t'y prêter,
Et nous ſervir de bonne grace,
Il faut que, ſans plus réſiſter,
Le Préſident déloge, & nous cède la place.

ROSETTE.

Volontiers. Mais crois-tu que Monſieur Liſimon
Soit notre dupe?

FRONTIN.

Pourquoi non?
Le ſuccès a toujours couronné mon attente.
Il ne me connoît pas, & mon heureux retour
Le charmant le premier, je paſſe pour Timante
Que l'on attend ici de jour en jour.

(*Il va pour ſortir, le Chevalier préſente la main à Laurence*).

Entrons.... Mon cher neveu, ce n'eſt pas ton affaire.
Ce ſoin-là me regarde; il m'appartient, je crois.

LE CHEVALIER.

Volontiers, mon cher oncle; uſez de tous vos droits.

FRONTIN.

(*Au Chevalier*).

Fort bien.... Venez, ma nièce; & toi, marche derrière.
(*Les ramenant*).
Il me vient une idée excellente, ma foi.
Comme de votre ſexe on connoît l'éloquence
Souvent

Souvent trop indiſcrète, il eſt de la prudence
(*A Roſette*).
Que la future ici reſte avec toi.

LAURENCE.

Pourquoi donc?

FRONTIN.

Il le faut.

ROSETTE.

Tant pis. J'y voudrois être.

FRONTIN.

De ce premier inſtant dépend tout le ſuccès.
Laiſſez-nous ſeuls d'abord, vous entrerez après.
Et vous, ſuivez Frontin votre oncle & votre maître.
(*Ils ſortent*).

SCENE IX.

LAURENCE, ROSETTE.

ROSETTE.

FAUT-IL que ce début ſoit pour nous un ſecret!

LAURENCE.

Mon trouble ſeul nous trahiroit.

ROSETTE.

La fortune à la fin tourne à votre avantage.

LAURENCE.

Je deſire, & je crains de l'avoir pour époux.
Lindor eſt étourdi.

ROSETTE.

Quelle fille êtes-vous !
Mon Dieu ! le Préſident n'eſt pas beaucoup plus ſage.

LAURENCE.

Il eſt gai.

ROSETTE.

La gaieté n'eſt pas ſon ſeul partage,
Madame ; & je le crois tant ſoit peu libertin.

LAURENCE.

A cinquante ans paſſés !

ROSETTE.

Il me trouve jolie.
En traverſant hier la Galerie
Il vouloit m'en conter.... Demandez à Frontin.
Ah ! votre Préſident n'eſt qu'un petit volage.

LAURENCE.

L'Amour l'eſt.

ROSETTE.

Oui ; mais il n'a pas ſon âge.

LAURENCE.

Que fait le Chevalier ?

SCENE X.

LES MÊMES, LISIMON, LE CHEVALIER.

LISIMON.

TOUT change, mon enfant.
Timante eſt de retour, & Lindor eſt mon gendre.

LAURENCE.

O Ciel !

LISIMON.

L'Oncle eſt ſorti, j'ai promis de l'attendre ;
Je veux régler le tout, & finir ſur le champ.
(*A Lindor.*)
Je connois aujourd'hui votre immenſe richeſſe,
Et tiens avec plaiſir ma première promeſſe.
(*A ſa fille.*)
C'eſt acquérir des droits pour partager ſon bien.

ROSETTE, *à part.*

Le partage eſt aiſé, car notre oncle n'a rien.

LISIMON.

C'eſt fort bien juſqu'ici ; mais un point m'embarraſſe :
Comment congédier notre vieux Préſident ?

LE CHEVALIER.

Oh ! je vais le prier d'abandonner la place.

LISIMON, *l'arrêtant.*

Comme il eſt mon ami, certain ménagement

En pareil cas eſt néceſſaire.

LE CHEVALIER.

Mais c'eſt mal à propos que vous vous tourmentez.

LISIMON.

S'il demande Laurence, il faudra donc me taire,
Ou lui répondre.... Quoi?

LE CHEVALIER.

Quatre mots ſont l'affaire.
Lindor l'épouſe; adieu: partez.

LISIMON.

Quel compliment! Que de prudence!
Suivrez-vous mes avis?

LE CHEVALIER.

Je m'en fais un devoir.

LISIMON.

Laiſſez-moi lui parler. Je veux vous faire voir
Comme l'on doit agir dans cette circonſtance.

SCENE XI.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

MONSIEUR mon cher Beau-père, eh bien, finira-t-on?
Tu ne me réponds pas. Mon aſpect t'épouvante?
La Future pourtant paroît aſſez contenre.

LAURENCE.

Beaucoup plus que tantôt.

LE PRÉSIDENT.

Voilà parler raiſ

(*Appercevant le Chevalier.*)

Quel eſt cet Officier ?

LISIMON.

C'eſt.... C'eſt un Militaire.

LE PRÉSIDENT.

Je le vois.

LE CHEVALIER.

Je ſuis....

LISIMON, *bas.*

Paix.... C'eſt un....

LE PRÉSIDENT.

C'eſt un parent ?

Soyez le bien-venu.

LISIMON.

Mais non...

LE PRÉSIDENT.

Enfin, qu'y faire ?

Tu voulois éviter un hymen éclatant ;

Mais puiſque l'on ſçait tout, à quoi ſert le myſtère ?

Signons donc le contrat.

LISIMON.

Mais il faudroit avant....

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LISIMON.

C'eſt que le mariage....

LE CHEVALIER.

Eſt douteux.

LE PRÉSIDENT.

Non vraiment.

LISIMON.

Ce n'eſt pas l'intérêt....

LE PRÉSIDENT.

L'intérêt!... qu'entends-tu?

LISIMON.

Mon cher, c'eſt à regret;
Mais c'eſt qu'une promeſſe....

LE PRÉSIDENT.

Ah! les préſens, je gage.

LISIMON.

Eh non.

LE PRÉSIDENT.

Si, ſi.

LISIMON.

Tu connois mon amour....

LE PRÉSIDENT.

Pour l'argent.

LISIMON.

Pour ma fille.

LE PRÉSIDENT.

. Il faut ſuivre l'uſage.

LISIMON.

Mon excuſe...

LE PRÉSIDENT.

Eſt de trop.

LISIMON.

Quand on promet...

LE PRÉSIDENT.

Bon jour.

Le Bijoutier m'attend, j'y vôle.

LISIMON.

Mais écoute une fois.

LE PRÉSIDENT.

Je vais tout réparer.

LISIMON.

Quel homme! Où vas-tu?

LE PRÉSIDENT.

Vous montrer

Que lorſque je promets je tiens toujours parole.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

LAURENCE, ROSETTE, LISIMON, LE CHEVALIER.

ROSETTE.

Vous vous êtes conduit avec ménagement!

LE CHEVALIER.

Le voilà bien inſtruit?

LISIMON.

Dame! on ne ſçait comment
S'expliquer en tel cas.... Et l'Oncle? où peut-il être,
Depuis qu'il eſt abſent? Il ſera ſeul, peut-être.
S'il alloit s'égarer!

LE CHEVALIER.

Monſieur, ne craignez rien.
Frontin eſt avec lui.

LISIMON.

Frontin! oui, c'eſt fort bien;
Mais cependant.... Ah! je le vois paroître.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRONTIN, *sous le nom de Timante.*

FRONTIN.

A LA fin me voilà.

LISIMON.

Nous étions inquiets.

FRONTIN.

Pardon, mille pardons : J'étois chez mon Notaire.

LISIMON.

Pour de l'argent ?

FRONTIN.

Non. Ce ſont des effets,
De vieux contrats dont je veux me défaire.

LISIMON.

Je craignois. Vous étiez ſuivi de ce Frontin,
Et j'en étois fâché.

FRONTIN.

Pourquoi donc, je vous prie ?

LISIMON.

C'eſt un ivrogne, un libertin.
On n'en dit que du mal.

FRONTIN.

Vous connoiſſez l'envie.

LISIMON.

Il a bien mérité ſa réputation.
Je ne le connois pas ; mais un chacun....

FRONTIN.

Je l'aime.

LISIMON.

Quoi ! vous l'aimez ?

FRONTIN.

Comme moi-même.

LISIMON.

C'eſt un vaurien, vous dis-je.

LE CHEVALIER

Oui, Monſieur a raiſon.

FRONTIN.

Paix, mon Neveu.

LE CHEVALIER.

Je crois....

FRONTIN.

Vous raiſonnez, je penſe :
Suis-je votre Oncle, ou non ?

LE CHEVALIER, *vivement.*

Vous l'êtes.

FRONTIN.

Je le ſuis :
En ce cas, quand je parle, écoutez mes avis.
Mais changeons de diſcours, revenons à Laurence :
Vous la lui refuſiez. Pourquoi ? Dans mon abſence
A-t-il fait quelque tour ? morbleu !

Ah! ſi je le croyois! vous verriez un beau jeu.
Lui! qui cenſure & qui critique
Les mœurs de ce Frontin, d'un ſage Domeſtique,
Parce que ce Valet, guidé par la raiſon,
Aura pu quelquefois lui faire la leçon.
Mais voilà la jeuneſſe. Il rougiroit peut-être
De ſuivre ſes conſeils parce qu'il eſt ſon Maître.
L'avis peut être bon, mais on s'aviliroit,
L'orgueil ne permet pas d'écouter un Valet.

ROSETTE *au Chevalier.*

Profitez bien de cette remontrance.

FRONTIN *au méme.*

Eſt-ce le ton d'un Oncle? ai-je l'air impoſant?

LE CHEVALIER, *bas.*

C'eſt trop fort.

FRONTIN,
(*A Liſimon.*)

Il le faut.... En êtes-vous content?
Ne me déguiſez rien.

LISIMON.

Oui. Votre long ſilence
A cauſé ſeul ce changement.
Le Préſident me demandoit Laurence,
Et je la lui donnois ſans votre prompt retour.
Sa charge eſt de rapport, & vaut plus en un jour
Qu'un habit d'Officier (d'ailleurs fort reſpectable)
Ne vaudroit en dix ans. L'état eſt eſtimable,
Mais que produit-il?

LE CHEVALIER.

De l'honneur.

LISIMON.

L'honneur n'eſt qu'un grand mot qui vous ſéduit le cœur.

LE CHEVALIER.

Monſieur...

FRONTIN.

C'eſt bien à toi, dans le ſiècle où nous ſommes
De penſer autrement que le reſte des hommes.
L'honneur! L'honneur étoit pour le vieux tems.
Peut-être encor par fois voit-on de bonnes gens
Qui lui ſont attachés ; mais blâme leur foibleſſe,
Et ne l'imite pas.

LISIMON.

L'honneur, c'eſt la richeſſe.

LE CHEVALIER.

Moi, Monſieur, je ſoutiens....

FRONTIN.

Encore une fois, paix.

LE CHEVALIER, *bas.*

Laiſſe-moi donc parler.

FRONTIN.

Ah! le train recommence!
J'y ſçaurai mettre fin ; ſortez de ma préſence,
Et laiſſez-nous tous deux régler nos intérêts.

LISIMON, *à Laurence.*

Va-t-en, que nous puiſſions terminer cette affaire.

LE CHEVALIER.

Je veux rester.

FRONTIN, *le menaçant.*

Tu veux ! ah !

LE CHEVALIER, *bas.*

Le maraut !

FRONTIN.

Tais-toi.

Allons, décampe, allons.

LE CHEVALIER, *bas.*

Scélérat !

FRONTIN.

Ta prière

Ne sert de rien.

LE CHEVALIER, *bas.*

Frippon !

FRONTIN.

Eh bien, oui, je te croi.

Mais pars.

LE CHEVALIER.

Bourreau de Front...! mon oncle.

FRONTIN.

Obéis-moi,

Ou tu ne m'es plus rien, & je te deshérite.

ROSETTE, *à part.*

Quelle perte !

LE CHEVALIER.

Je ſors.

LISIMON, *le pouſſant.*

Allez-vous-en bien vîte.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XIV.

LISIMON, FRONTIN, *ſous le nom de Timante.*

LISIMON.

MON cher, appaiſez-vous. Pour un pareil ſujet,
Quoi! le deshériter!

FRONTIN.

C'eût été bientôt fait.

LISIMON.

Vous êtes un peu vif.

FRONTIN.

Tel eſt mon caractère:
Mais au fond je ſuis bon.

LISIMON.

Venons à notre affaire.
Combien lui donnez-vous?

FRONTIN.

A votre volonté.

LISIMON.

Ah! quel oncle divin!

FRONTIN.

Vous n'avez qu'à preſcrire.
Cent mille écus... Deux cent... L'argent eſt tout compté.
Il ne m'en coûte rien.

LISIMON.

Comment?

FRONTIN.

Je prétens dire
Que pour mieux aſſurer le bonheur de Lindor,
Je ferois encor plus.

LISIMON.

Donnez, donnez encor.

FRONTIN.

Mais êtes-vous content d'un pareil mariage?
Parlez-moi vrai.

LISIMON.

Je ſens trop l'avantage
Qui doit en réſulter pour nos deux chers enfans.
D'ailleurs votre famille...

FRONTIN.

Oh! chacun a la ſienne;
Ainſi n'en parlons pas: la vôtre vaut la mienne.

LISIMON.

Oui, mais vos biens....

FRONTIN.

Mes biens pourroient être plus grands.

LISIMON.

Comment?

FRONTIN.

J'ai trop prêté.

LISIMON.

Ce n'étoit pas la peine.

FRONTIN.

Et j'ai perdu l'argent avec les intérêts.

LISIMON.

Pour éviter cela je ne prête jamais.

FRONTIN.

Je penſe comme vous : mais ſans quelqu'injuſtice
Souvent on ne ſçauroit refuſer bien des gens.

LISIMON.

Qui riſque trop eſt dupe : on l'a vu de tout tems.
J'offrirois volontiers ma bourſe & mon ſervice
A des gens opulens qui n'en ont pas beſoin.

FRONTIN.

Comme à moi, par exemple.

LISIMON

Oui. Mais vous êtes loin
D'emprunter à quelqu'un.

FRONTIN, *à part.*

Un peu de hardieſſe...
(*Haut.*)
Vous me prêteriez donc?

LISIMON.

LISIMON.

Oui, ſans doute. Pourquoi?

FRONTIN.

Je veux faire un achat pour ma future Nièce,
Et vous m'éviterez d'aller juſques chez moi
Pour completter la ſomme.

LISIMON.

(*A part.*)

Ouf. La mauvaiſe affaire!...
Cela n'eſt pas preſſé.

FRONTIN.

Me refuſeriez-vous?

LISIMON, *à part.*

Il faut le ménager. N'allons pas lui déplaire:
Je ne riſquerai rien.... Non. Je ſuis trop jaloux
De pouvoir vous ſervir. Parlez.

FRONTIN.

C'eſt être ſage.

LISIMON.

Combien faut-il?

FRONTIN.

Vingt-cinq louis!

LISIMON.

Vingt-cinq louis.

FRONTIN.

Pas davantage.

LISIMON.

C'eſt beaucoup... Les voilà. Ce ſont les tendres fruits
De mes travaux.

FRONTIN.

Donnez.

LISIMON.

Ah! permettez, Timante,
Que j'en retire cinq qui ſe trouvent en ſus.

FRONTIN.

Vous vous mocquez de moi, je prendrai bien les trente.

LISIMON.

Mais vous me les rendrez?

FRONTIN.

Ils ne ſont pas perdus :
C'eſt de même, ma foi, que s'ils étoient rendus.

LISIMON.

Oh! je le crois.

SCENE XV.

LES MÊMES, ROSETTE.

ROSETTE.

MESSIEURS, venez prendre ſéance;
Le Notaire a fini.

LISIMON.

Tu viens fort à propos.
Entrons donc.

FRONTIN.

Je vous ſuis. Prenez toujours l'avance.

LISIMON.

Comment ?

FRONTIN.

Permettez-moi de lui dire deux mots.

LISIMON.

Quatre, ſi vous voulez. En ce cas je vous laiſſe
Avec ce bel enfant. Sur-tout de la ſageſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

FRONTIN, ROSETTE.

ROSETTE.

LE dénouement cauſe ton embarras.

FRONTIN.

Je ſçais comme l'on doit agir en pareil cas.

ROSETTE.

Tu te vantes beaucoup.

FRONTIN.

Et ce n'eſt pas ſans cauſes.
Ah ! ſi tu t'y prêtois, je ſçais bien d'autres choſes
Que je pourrois t'apprendre.

ROSETTE.

Oh ! je ne le crois pas.

FRONTIN.

De mes offres je ſens toute l'inſuffiſance.
Pardon, belle Roſette, avec autant d'appas
J'avois tort de douter de ton expérience.

ROSETTE.

Que dit ton compliment?

FRONTIN.

Tu l'as bien entendu.

ROSETTE.

Pour être ſage on ſçait ce qu'il en coûte.
Mais cependant, maraut, apprend que ma vertu
A toujours marché droit.

FRONTIN.

Ah! c'eſt ſelon la route.
Parle-moi franchement. Un démon envieux
Ne t'a-t il point portée à trahir ma tendreſſe?
Es-tu toujours fidelle à ta promeſſe?

ROSETTE.

La réponſe ſouvent punit les curieux.

FRONTIN.

Je devine le reſte.

ROSETTE.

Adieu. Dans mon abſence,
De nos jeunes Amans je crains quelqu'imprudence.
L'Amour, quoiqu'on en diſe, a bien peu de talens,
Et de tous ſes Sujets fait de bien ſottes gens.
Quand le plus ſage entre ſous ſa puiſſance,
De la raiſon il quitte le flambeau,
Le dépoſe à ſes pieds pour prendre le bandeau
Qui doit ſervir d'excuſe à ſon inconſéquence.
(*Elle ſort.*)

SCENE XVII.

FRONTIN, *seul.*

TOUT va bientôt finir, graces à mes talens :
Redevenir Frontin ! c'eſt pourtant grand dommage.
Les Oncles tels que moi craignent les dénouemens ;
Cherchons quelques moyens pour couronner l'ouvrage.
Réfléchiſſons.

SCENE XVIII.

FRONTIN, *ſous le nom de Timante*, TIMANTE.

TIMANTE, *au fond du Théâtre.*

ENFIN je vais voir mon neveu.
Sans doute qu'il m'attend avec impatience,
Et ſon amour pour la jeune Laurence
De mon retard a dû ſouffrir un peu.

FRONTIN.

Quel eſt cet homme-là ?

TIMANTE, *au fond du Theâtre.*

Je vais bien le ſurprendre.
Il ne ſe doute pas que j'arrive aujourd'hui.
Profitons-en : tâchons d'apprendre
Comment il ſe comporte, informons-nous de lui.

FRONTIN.

Que me veut-il ?

TIMANTE.

C'eſt vous que je cherchois ici.

FRONTIN.

Moi!

TIMANTE.

Monſieur Liſimon, c'eſt vous-même ſans doute,

FRONTIN.

Vous vous trompez.

TIMANTE.

Ne pourrais-je ſçavoir
Si l'on peut lui parler?

FRONTIN.

Non, qui plus eſt, je doute
Que de ce jour entier quelqu'un puiſſe le voir.
Il marie aujourd'hui ſa fille.

TIMANTE.

A qui donc?

FRONTIN.

A Lindor.

TIMANTE.

Pour un lien ſi doux
On attendoit ſon Oncle.

FRONTIN.

Oui: le connoiſſez-vous?

TIMANTE.

(*A part*)
Non.... Feignons pour nous mettre au fait de la famille.

FRONTIN.

C'eſt qu'il eſt arrivé.

TIMANTE.

Comment?

FRONTIN.

Il eſt ici.

TIMANTE.

Depuis quand?

FRONTIN.

D'aujourd'hui.

TIMANTE.

Je ne ſçaurois vous croire.

(*A part.*)

M'auroit-il découvert? Que veut dire ceci?...
Lindor le ſait-il?

FRONTIN.

Oui.

TIMANTE.

Vous forgez cette hiſtoire.
Si Lindor le ſçavoit, je le ſçaurois auſſi.
Nous ſommes trop liés pour qu'il m'en fît myſtère.

FRONTIN.

Il vous connoît?

TIMANTE.

Beaucoup.

FRONTIN.

Je ne dois plus me taire:
Et ſi vous dites vrai....

TIMANTE.

C'eſt mon meilleur ami.

FRONTIN.

Eh bien, je ne veux plus vous tenir en balance:

Je ſuis cet Oncle enfin, je vous en fais l'aveu.
Vous chériſſez Lindor, & ma reconnoiſſance
Exige.... Embraſſons-nous : Lindor eſt mon neveu.

TIMANTE.

Quoi ! vous êtes Timante ?

FRONTIN.

Oui, je le ſuis, parbleu.

TIMANTE, *à part.*

C'eſt un frippon.

FRONTIN.

Mais, pour nous mieux connoître,
Rejoignons nos enfans, rempliſſons leurs deſirs,
Et que votre préſence augmente nos plaiſirs.
Vous n'êtes pas de trop.

TIMANTE.

Peut-être.

FRONTIN.

Entrons donc.

TIMANTE.

(*A part.*)
Un inſtant.... Amuſons-nous du traître.

FRONTIN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

TIMANTE.

Ma tendreſſe pour lui,
S'il étoit mon neveu, ne ſeroit pas plus forte.
Je le chéris en Oncle, & je veux aujourd'hui
Prouver....

FRONTIN.

Ce ſentiment me charme & me tranſporte.
Embraſſons-nous encore..... Ah çà, je vous retien,
Vous ſerez de la nôce.

TIMANTE.

Oui, je l'eſpère bien.
Ma foi, je ſuis ravi d'un pareil entretien.
Timante, en vérité, vous avez bon viſage;
Vous ne paroiſſez point fatigué du voyage.

FRONTIN.

La route me fait bien.

TIMANTE.

Oh! parbleu! je le vois.
Avez-vous été loin?

FRONTIN.

Ce ſeroit trop d'ouvrage
Que de me rappeller chaque nom des endroits,
Je ne le pourrois pas aiſément.

TIMANTE.

Je vous crois.
Enfin, d'où venez-vous?

FRONTIN.

A préſent?

TIMANTE.

Oui.

FRONTIN, *à part.*

Que dire?...
D'où vous voudrez, Monſieur.

TIMANTE.

Allons, vous voulez rire.

FRONTIN.

Tenez, pour parler vrai, je ne vous dirai pas....

TIMANTE.

Qu'avez-vous vu du moins?

FRONTIN.

Encore autre embarras.
Par un goût ſingulier, pendant tout mon voyage,
Je repoſois le jour, & je courois la nuit.
Ainſi vous devez voir que d'après cet uſage,
Je ne vous en ferois qu'un fort mauvais récit.
Entrons plutôt; laiſſez-moi faire;
Je veux vous préſenter chez le futur Beau-père
Comme un de mes amis.

TIMANTE.

Ce titre eſt trop flatteur.
Je m'applaudis d'avoir un pareil protecteur.

FRONTIN.

Entrez donc.

TIMANTE.

Après vous.

FRONTIN.

Je ſuivrai par derrière.
Paſſez le premier.

TIMANTE, *ſe reculant.*

Non.

FRONTIN, *ſe reculant auſſi.*

C'eſt encor là mon goût.

TIMANTE.

Ah! de grace, Monſieur.

FRONTIN.

L'habitude fait tout.

TIMANTE.

Quel bruit !

FRONTIN.

Lindor s'impatiente.

SCENE XIX.

LES MÊMES, LAURENCE, ROSETTE, LISIMON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

(*A Frontin.*)

MON oncle, on vous attend... Ciel! Mon oncle! Timante?

TOUS.

Timante!

LISIMON.

Que dit-il?

TIMANTE.

Il dit vrai.

FRONTIN.

Je ſuis mort.

LE CHEVALIER.

J'embraſſe vos genoux.

TIMANTE.

Ah, maraut!

FRONTIN.

J'avois tort.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, écoutez mes prières.

LISIMON.

Son oncle! Comment donc?

FRONTIN.

Oui, nous ſommes deux frères;
Mais comme il eſt l'aîné, je lui cède le pas.
Serviteur.

LISIMON.

Non, morbleu! vous ne ſortirez pas.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, excuſez-moi; j'allois perdre Laurence:
Votre retard fatal, votre cruel ſilence;
Tout détruiſant mes vœux, ordonnoit mon trépas.
Mon rival l'épouſoit: Dans ce péril extrême,
J'ai tout riſqué pour ſauver ce que j'aime,
Et Frontin m'a ſervi pour l'ôter de ſes bras.
L'amour ſeul m'a guidé: lui ſeul m'a tout fait faire.
Il m'inſpira la ruſe; elle étoit néceſſaire;
Et ſi votre raiſon la blâme dans ce jour,
Pardonnez à l'Amant, n'accuſez que l'Amour.

TIMANTE.

Levez-vous.

LISIMON.

Des Amans c'eſt l'excuſe ordinaire.

ROSETTE.

Conduit par un aveugle on peut faire un faux pas;

Et pour un Dieu qui n'y voit pas,
C'eſt être auſſi trop téméraire,
Que de ſe mettre en route avec un Militaire.

LE CHEVALIER.

Mon oncle...

FRONTIN.

Que veux-tu?.... Tout beau, ce n'eſt plus moi.

LAURENCE.

Mon père....

LISIMON.

Paix.

FRONTIN.

Monſieur, de la clémence.
Pardonnez-nous; l'amour, la circonſtance,
Tout, d'en agir ainſi, nous faiſoit une loi;
Et je ſuis....

LISIMON.

Un frippon.

FRONTIN.

Je le ſçais; mais....

LISIMON.

Tais-toi.
Votre conduite à tous....

ROSETTE.

Etoit très-néceſſaire.

LISIMON.

Quoi, toi-même, Roſette, étois-tu du complot?

ROSETTE.

Monſieur....

LISIMON.

Eh bien?... Tu ne dis mot.

ROSETTE.

Je ne vous trompois pas; mais je les laiſſois faire.

LISIMON.

Fort bien.... Et ma bourſe, frippon?

FRONTIN.

Oublions le paſſé, Monſieur.

TIMANTE.

Il a raiſon.

Je fus le ſeul coupable en gardant le ſilence;
J'eſpérois chaque jour revenir en ces lieux;
Je voulois vous ſurprendre; il a fait beaucoup mieux;
Et crainte de retard il avoit pris l'avance.
Mais me voilà; n'en parlons plus:
Uniſſons aujourd'hui Lindor avec Laurence,
Et je lui donnerai dix mille écus de plus.

LISIMON.

Voilà parler: cet accord eſt facile;
Et pour laiſſer le tout dans ſon premier état;
Pour ne point altérer la valeur du contrat,
Je puis en retrancher de mon côté dix mille.

LE CHEVALIER.

Voici le Préſident.

SCENE XX ET DERNIERE.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

CERTAIN petit retard
M'a privé de revoir notre adorable fille.
(*Il apperçoit Frontin.*)
Eſt-ce encore un parent?... Monſieur, l'heureux haſard...

FRONTIN.

Votre compliment vient trop tard ;
Je ne ſuis plus de la famille.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas, Monſieur, vous tenir en ſuſpens.
Le retour de mon Oncle, attendu trop longtems,
Avec Laurence enfin rompt votre mariage.
Je l'épouſe, Monſieur, & vous êtes trop ſage
Pour troubler le bonheur de deux jeunes Amans.

LE PRÉSIDENT.

Que dit-il? Eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe?

LISIMON.

Bien avant toi Lindor avoit eu ma promeſſe :
J'en reviens à mon premier choix.
Il exiſtoit tantôt certaine circonſtance
Qui te donnoit la préférence ;
Mais l'Oncle eſt revenu, Lindor reprend ſes droits.

LE PRÉSIDENT.

Vous voilà tous la bouche cloſe,
Pour ſçavoir la façon dont je prendrai la choſe....

Je m'en conſolerai, ſi vous le permettez.
Pour cet effet, je paſſe ſous ſilence
Quelques reproches mérités,
Qu'un autre te feroit ſur ton inconſéquence.
Par bonheur à mon âge on connoît peu l'amour.
Félicitons-nous tous de cet heureux retour :
Et vous, belle myſtérieuſe,
Puiſque c'eſt là l'Amant que le cœur a choiſi,
Adieu mon titre de mari ;
J'y renonce avec joie en vous voyant heureuſe :
Mais je veux reſter votre ami.

ROSETTE.

Ah ! combien de maris dans le fond de leurs âmes
Trouveroient cet échange doux !
Et riſque à devenir les amis de leurs femmes,
Céderoient de bon cœur tous leurs titres d'époux.

LISIMON.

Rentrons ; que la nôce s'apprête.
Allons, mes chers enfans, divertiſſez-vous bien :
Moi-même, avec plaiſir, je ſerai de la fête,
Pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *les deux Oncles*, Comédie en un acte en Vers, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, ce 7 Septembre 1780. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, le 9 Septembre 1780. LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue S.-Severin.